

DU MÊME AUTEUR

Mon AVC,

Médiapop éditions, 2017.

Coup fourré rue des Frigos,

Éditions de la Différence, coll. « Noire »,
avec Alain Amariglio, 2016.

Coup de chaud à la Butte-aux-Cailles,

Éditions de la Différence, coll. « Noire », 2015.

Faire dépression,

Médiapop éditions, 2015.

Fourt,

Médiapop éditions, 2014.

Funky Boy,

Médiapop éditions, 2012.

Bound for Glory,

Éditions de la Cale, 2012.

**Faire impression - L'école d'art à Mulhouse
entre industrie et beaux-arts (1829-2009),**

avec David Cascaro, Presses du réel, 2011.

Portrait de l'artiste en révolté,

(**Bosch, Courbet, Ensor, Fumistes, Duchamp, Hausmann,
Grosz, Jorn, Dubuffet**), Éditions de la Différence, 2009.

Maman,

Éditions de la Différence, 2007.

Comment j'ai tué la troisième internationale situationniste,

Éditions de la Différence, 2004.

Humour - une biographie de James Joyce,

Éditions P.U.F., avec Frédéric Pajak, 2001.

Le Poireau,

illustrations de Charles Belle, Éditions Le Quai, 1994.

Un milliard de projets,

Jacques Pajak, 1930-1965, Éditions Fondation J. P.,
avec Katia Nüsslé-Pajak, 1985.

Une vie d'artiste, canton de Vaud, 1967-1978,

Éditions Revue 48-88, avec Pierre-Alain Schatzmann, 1979.

Un Été,

La Pensée universelle, 1973.

L'année de tous les baisers

Yves Tenret



Les années 80. Je glande. On me propose d'écrire un texte sur Bram van Velde pour un centre culturel de banlieue, un texte sur une artiste coréenne pour une exposition dans une galerie à Saint-Germain-des-Prés, un texte sur la section « Écrivains » du parti socialiste français pour le *Monde diplomatique*, un scénario pour une cinéaste genevoise, la monographie d'un peintre strasbourgeois mort en 1965 à l'âge de 35 ans pour la fondation qui gère ses archives, son fonds et sa mémoire, j'accepte, j'accepte tout, du moment que c'est payé, j'accepte toujours. Je bosse comme une brute, nuit et jour, à mon rythme, et jamais de façon ordonnée, je ne suis pas efficace du tout, je m'enlise facilement, j'adore la phase documentaire, je lis tout ce qui existe sur le sujet, je me noie, me réécrit à l'infini, m'enferme et m'oublie là-dedans. Je rends ma copie. Un scénario et douze monologues, pour moi, c'est énorme, c'est toute ma vie. Pour celui ou celle qui me l'a commandé, celui qui réceptionne ma prose, c'est un élément parmi d'autres. J'ai des attentes, il ne se passe pas grand-chose et je me retrouve, seul comme un con, avec toutes mes frustrations. Ça, c'est la routine. Avec Véronique Goël, en 1981, pour son film *Un autre*

été, l'adaptation d'un de mes livres, il y a une dimension supplémentaire : elle a une revanche à prendre. Comment le raconter ? Pas facile pour moi de m'identifier à elle, elle n'a aucun humour. Est-ce que je pense vraiment ça ? Non... C'est une idée de Pajak. Moi, je m'en fous qu'elle ait de l'humour ou pas. Quand elle me ramène dans sa piaule, à Rome, dix ans auparavant, fin novembre 1970, ce n'est pas un éventuel humour que nous partageons. Elle a 19 ans et bien des grâces, rien de mièvre, ô non, une âpre ténacité et une beauté animale, une féminité souveraine, une chair souple, une peau cannelle, des fesses et des seins dignes d'une sculpture telle qu'il en figure au fronton de certains temples hindous, un con parfait et un cul qui n'aurait pas déparé *les Mille et une nuit*, attributs qu'elle a perdus en chemin. Cinq, six ans de vie commune, dix ans de galère, mon je-m'en-foutisme, mon côté *lazy fucker*, ma vitalité, mon égoïsme, une maladie urinaire, un avortement, mille rancunes.

Sur son film, elle lutte pour se faire reconnaître, pour ne pas se laisser écraser, phagocyter par les techniciens masculins, le cameraman, le preneur de son et même le graphiste, celui qui a réalisé le générique, l'affiche, et qui, d'eux tous, potentiellement parlant, est sans doute le plus méprisant. Alors là, moi, son ex, le pire d'entre les pires... En 1973, j'ai publié un livre à compte d'auteur, *Un été*. Des traites signées au consulat de France à Genève. À ce moment-là, nous vivons encore à Rolle chez ses parents, je l'appelle chaton, elle m'appelle lapin, je bosse dans la menuiserie de son père de 6h du matin à midi et l'après-

midi, j'étudie pour passer un baccalauréat en France comme candidat libre. Des privations donc, son argent, ses parents, ses frangins, son bled, ses amis d'enfance, sa vie, son corps et mes mœurs de soudard. Et puis, oui, ce bac, je l'ai eu, ses vieux nous filent un appart, je rentre à l'université, au début, elle m'entretient, ensuite je touche une bourse mensuelle, en deuxième année d'histoire de l'art, je deviens assistant-étudiant et je marne pendant les vacances, à l'usine Roch qui fabrique des micromètres et d'autres objets dans le genre laminé chromé, ou à la commune comme aide-jardinier, ou à la plonge dans un resto de luxe. Pendant ce temps, elle, elle part en vacance toute seule... J'ai passé une année à l'université, suis joli garçon, j'ai lu les douze numéros de la revue de *l'Internationale situationniste*, et dès mon premier été solitaire à Rolle, elle étant en Sicile ou à Mexico, les filles ont débarqué. Pas une mais cinq ou six à la suite, toute une guirlande de lucioles déjantées. Le paradis sur terre... Des cons, des culs, des mains, des bouches, des seins, des fesses, des ventres, des nuques, des hanches, des peaux, des langues, des ongles, un profond goût de sel et des corps de toutes sortes, des pudeurs, des émotions, des rougeurs, des tensions, des délires, des mélanges et une si étrange insouciance.

Évidemment, à peine rentrée depuis cinq minutes, vu la taille du bled et les mœurs grégaires des indigènes, Véronique est mise au courant. C'est gênant parce que son graal à elle, son désir le plus cher, c'est un état qu'elle nomme *jouir*, quête dont je n'ai jamais très bien compris

la finalité, et, dans l'espoir de l'obtenir, elle veut rester libre à tout prix de coucher où et quand et avec qui elle le souhaite et peut difficilement y prétendre sans m'accorder la réciprocité et, comme à part ça, dans la vie de tous les jours, on s'emboîte à merveille l'un dans l'autre et que je suis plutôt du genre fidèle chienchien à sa mémère...

Après, je soigne ou ne soigne pas mon apparence, je rentre ou ne rentre pas à l'heure, je suis ou ne suis pas attentif à elle, je fais ou ne fais pas la vaisselle, ma part de corvée, ceci, cela, et ça, pour elle, ça crée des problèmes. Eh oui ! Je suis d'une ingratitude totale, absolue et définitive. Nos rapports se tendent, puis pourrissent, ils moisissent et elle se met à tirer la gueule pendant des semaines entières, devient de plus en plus autoritaire, pleine de ressentiment et un été, comme j'ai peur d'elle, oui, oui, elle me fout une monstre trouille, en son absence, je mets deux, trois choses, le peu de vêtements que j'ai, des livres, dans des sacs, Schatzmann, mon meilleur pote de l'époque, emprunte la voiture de sa mère et je pars vivre seul à Lausanne.

Quand nous nous étions rencontré à Rome, Véronique était en stage dans la haute couture. Couper, monter, coudre, c'était son taf et à Rolle, elle fait des retouches pour de riches habitants de la côté lémanique ; par exemple pour madame Gancia, la madone des apéritifs, qui a son portrait signé Andy Warhol au dessus de la cheminée. Après mon départ, restée seule, elle aussi s'est remise aux études et est devenue cinéaste. Elle a tourné

une vidéo d'un quart d'heure, un moyen métrage en 16 millimètres couleurs et *Un autre été* est son premier long métrage en 16 millimètres, noir-blanc, 87 minutes. Je figure dans la vidéo, j'ai écrit le texte du second opus, *Allegro, chant sur la mature immaturité*, « nous en sommes là. dans ses fins de choses, ses fins finissantes, plus de douleur et encore des mots pour la dire. plus de complaisance, plus de dupes, saoul encore, de temps à autre, des liqueurs de la fente. au bout d'un monde et de ses anecdotes et de son esthétisme. les derniers bourgeois raffinés ont disparu depuis longtemps. deux, trois provocateurs traînent encore par là », – texte qui a été publié dans une des revues, 48-88, que Schatzmann, Volken, Rappo, mes camarades de jeu de l'époque, et moi-même, auto éditions, et tout naturellement, le dernier de ses films est l'adaptation de mon livre, *Un Été*, publié à compte d'auteur en 1973.

Là, quand ce récit commence, tous, Pajak, un bédéiste local, moi et quelques autres comparses, nous venons d'assister à la projection d'*Un autre été* à la Cinémathèque suisse et j'en suis sorti tout meurtri, sauvage, blessé, aux trois quarts dingue. Mon bâtard de putain de saloperie de saleté de patronyme ne figure ni au générique en tant que scénariste, ni sur l'affiche, ni sur le programme, nulle part ! Voilà, j'ai 33 ans, je vais vivre mon année christique, aller travailler en banlieue parisienne, et, ce soir-là à Lausanne, jeune homme charmant mais passablement exalté, sur la scène du Centre autonome, je descend mon jeans et montre mon cul. Oui, d'après ce que j'ai noté